

CRATYLE
POUR MÉMOIRE

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE

DILICOM 3010955600100

ISBN 978-2-37177-454-4

ISSN 2417-7954

© 2017 Lionel-Édouard Martin & éditions Publie.net

PRÉPARATION ÉDITORIALE

Guillaume Vissac

COUVERTURE & MISE EN PAGES

Roxane Lecomte

Dépôt légal : janvier 2017

© papier+epub, marque déposée des éditions Publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder
sans surcoût.

LIONEL-ÉDOUARD MARTIN

Cratyle pour mémoire

Petites proses sur fond de mots



I

Je suis porté à croire, que tout ce que nous avons vu, connu, entendu, aperçu, jusqu'aux arbres d'une longue forêt, que dis-je, jusqu'à la disposition des branches, à la forme des feuilles, et à la variété des couleurs, des verts et des lumières ; jusqu'à l'aspect des grains de sable du rivage de la mer, aux inégalités de la surface des flots soit agités par un souffle léger, soit écumeux et soulevés par les vents de la tempête, jusqu'à la multitude des voix humaines, des cris des animaux et des bruits physiques, à la mélodie et à l'harmonie de tous les airs, de toutes les pièces de musique, de tous les concerts, que nous avons entendus, tout cela existe en nous à notre insu.

DIDEROT,
Éléments de physiologie

L'écriture, retourne-t-elle à l'amont, quelquefois, dans ces collines, « puy » ou « peut » – et tant d'autres variantes –, que seule fréquente encore l'onomatistique ? Vieilles sources – nous n'y remontons plus, ou guère, ni pour l'écrevisse, pourtant rabouilleurs en diable, ni pour la phrase, ni pour, ruisseau brouillé, le paragraphe. Les hauteurs sont mortes, d'où l'idiome avalait. Plus rien, sur les sommets – que le latin, le gaulois, le germain, et toutes ces langues aujourd'hui in-parlées : temples vides, infréquentés, colonnes encore à peine debout dans l'appel de la seule foudre et de la ruine.

Pourtant, l'ombilic de toute parole se noue dans l'étymologie, qu'il n'est pas vain de vouloir chercher sur le ventre usé des vieux mots mâchés et remâchés pendant des millénaires : parce qu'alors, ils ne sont plus simplement immédiats, et que la littérature se nourrit d'autre chose que de l'immédiateté du quotidien : d'une nourriture tirée de plus haut que le niveau de la mer, dans toute la force de hauteurs côtoyant ce ciel où les morts dorment leur sommeil, bercés par la musique des sphères. Le reste est simple accident crevant le cours monotone et plat du fleuve : martin-pêcheur extirpant l'ablette, éclat d'argent vite raflé par le soleil.

On comprend, à l'usage des mots, que même rongés pendant des millénaires par l'âpreté des langues, il demeure dans leur être sonore les vestiges d'une justification originelle, et qu'il appartient au poète de fouiller leurs décombres pour l'en extraire. Pas de pelle ni de pioche ni de truelle : juste outillé d'un imaginaire enraciné dans l'enfance et qui vibre, détecteur, quand d'un coup la trouvaille est révélée et qu'elle se met à jaboter avec les autres mots, bec ouvert pour la ventrée d'échos, tout, soudainement, créant sens et continuité dans l'entourage informe.

On doit pouvoir parler d'*épiphanies lexicales* quand brusquement s'opère cette métamorphose et que le « mot de la tribu », dégagé de la gangue où il était enfoui depuis des siècles, s'affirme comme renaissant, jeunot, béjaune, à peine recouvert d'un duvet gracile où n'est plus enfoncée la plume, tenace à la poigne qui voudrait l'arracher. Tasse de thé, madeleine : même phénomène où se manifeste la pure essence, désengagée du quotidien ; quelque chose alors tremble, suscité par la mémoire, heurte une espèce de gong qui résonne et va cueillir, des mains rondes de ses ondes, des fruits à compote et à confiture.

C'est tout petit, tout jeune, qu'on est le plus apte à pressentir le divin, à en percevoir l'évidence – adulte, on s'enterre dans la mathématique, et seuls les astronomes ont un peu l'œil au ciel. Mais tout petit, tout jeune, à la survenue de la langue : l'arbre est secoué par autre chose que le vent, le fruit ne tombe pas du fait de l'attraction terrestre – une main, derrière tout ça, brutale, qui force le respect, l'invisible paume d'un être invisible, remueur en diable ou peut-être en dieu, qu'on peut toujours nommer puisqu'il n'a pas de nom, de nom qu'on sache, en tout cas.

Tu vois l'allumette approchée du gaz et le gaz s'enflamme, et ta grand-mère a soufflé sur le bout de bois qui s'est éteint, noir, fuligineux : quand Dieu s'époumone, il attise de la sorte les feuillages d'octobre, puis en hiver les branches arborent les stigmates du feu. L'écorce, au printemps, ce qui la boursoufle et la troue, c'est quoi donc ? la *sève* ? Mais la sève, justement, c'est quoi donc, une eau quasiment sèche, incolore, et qui croirait que cela presse les bourgeons jusqu'à l'éclatement de l'épiderme – le sang, lui, vif, coule au bec de la poule, coule, rouge, à l'œil du lapin, parce qu'il a cette couleur qui l'apparente au cœur, et ça rime, s'accorde, tandis que la sève...

Tandis, oui, que la sève : il faut imaginer, sous l'humus, quelqu'un de transparent, peut-être un cœur

de cristal, qui pompe cette eau qui lui ressemble – peut-être un mort, un de ces morts qui sont au ciel et qui sont dans la terre, et qui sont partout, creusant le sol, épaulant les nuages – à qui l'on parle encore et que l'on recommande, priant le soir, à la croix couronnée de buis refoulant les orages.

C'est après, quand la langue inonde la bouche, qu'elle se dilate pour occuper l'être entier comme la crue gagne sur les berges et les annexe et les transforme en muscle d'eau, c'est après l'*enfance* que le monde bascule vers un autre réel où les choses ont un nom, où les choses sont des causes professées par un maître d'école tristement gris, niant que la pierre pût se mouvoir de sa propre initiative, par son seul vouloir de pierre telle la tortue goulue vers la feuille de salade ou l'épluchure de tomate. – Et tu l'as vue pourtant, cette pierre, aller d'un pas moussu brouter l'herbe des sentiers, boire aux flaques les pissats d'automne, se repaître de limaces, d'escargots, de grenouilles, comme, dit-on, mangent les pauvres, et on la mange aussi, comme une bête – ta grand-mère ne parle-t-elle pas de « manger des briques à la sauce caillou » quand sont vides les saloirs, les buffets, les huches ? Et la pierre, d'ailleurs, s'appelle « pierre », elle a nom d'homme – peut-être un ogre, peut-être un apôtre : la nommer « silex » ou « craie » relève de l'insensé, nul homme, sur les fonts baptismaux, n'a reçu de tels prénoms, même si l'étincelle tressaille dans le silex et les mots dans la craie porte-parole de l'alphabet.

La fable augurale : Noël au burin sur le marbre de ton prénom, naissance et mort, solstice et calvaire – et tu pensais aux pierres de la croix des missions, cet arbre sur ta route, dressé, calcaire, et ton grand-père avait gési cadavre à quelques mètres de ta courte vie, ta mère briquait ponctuelle sa tombe aux fêtes carillonnées, cloches bouche ouverte en « o » clamant l'appel : mais toi des « l », à l'initiale et en clausule, deux ailes pronostiquant l'envol à remontées liquides, l'averse ascensionnelle et la résurrection possible en fin de corps, demeurant le potentiel essor si la terre s'ouvrait, libérant source en pluie – et le cours s'en inverse fusant vers le ciel. Six lettres à épeler, l'hémistiche, semence de quel alexandrin ? toutes en force de germe, donnant moisson – *mais si le grain ne meurt...* –, mais la flambée de l'été roux, l'épi roidi dans ta chevelure, le « i » brûlant du Paraclét. Mais bredouillant encore, tes ailes, bredouilles de souffles et de volées, testicules tapis dans l'aine et la voix de Sixtine – soprane angélique, juste un plumail aux épaules espérant vaste envergure et poussée des rémiges.

« Tu parlais bien, tu parlais mal », disait ta mère, « bien pour ton âge mais confondant les sons, comme à deux ans, taquinant les poules chez ton grand-père, tu criais dans l'ébouriffement des plumes *ta poune, ta poune* – d'ailleurs il y a cette photo dans ton album ». Et tu y es, oui, près des groseilles, turlupinant la volaille, amalgamant l'aile et la haine, petit homme, l'œil mauvais. Maintenant, plus tout jeune, tu caresses à rebrousse-poil l'alphabet, passant de haine à aile par l'aime intermédiaire : c'est mieux pour les envols, d'autant qu'à tes volatiles tu n'as pas rogné les pennes.

Cours préparatoire, l'alphabet t'entraîne en bordées médiocrement symphoniques, te prend l'oreille, la main, majuscules, minuscules lentement posées sur la portée : te serais-tu jamais imaginé qu'une phrase débutât par cette outrance de cuivres – quoique ta plume soit d'acier, qui glisse, après cette bedonnante enflure, vers des pizzicati alignés au cordeau jusqu'au point du silence, geste alors suspendu, figé, avant que ne se rentonne la fanfare. L'orchestration rythme la paume attentive à la forme, et la bouche bée, vibre, où se moulent les lettres, voix contenue mais frémissante, par tout le corps, d'épellations. Car tu épelles, et donc tu es, tu es parmi les choses et leur maîtrise, central, solaire, même si petit soleil, aussi petit que cet « o » qu'il épuise, flaque évaporée, boue sèche, mais où la rivière coule, où l'océan palpite que tu n'as jamais vu – mais dont tu perçois l'horizontalité plane, sauf à penser l'initiale obèse par où marées, tempêtes, certainement s'engouffrent, soufflant du cor en habit rouge.

La pipe du papa de Pipo.

Dans le livre de lecture, illustré.

Ayant un père qui n'avait pas de pipe.

Pipo, c'était, moins que l'enfant blond sur la page, en – crois-tu – salopette rouge, cette flûte de plastique offerte par quelque marque de friandises ; y soufflant des stridences de grillon, dans une exaltation du visage et des membres : la transe de qui s'époumone écarlate, crachant dans le vide une vitalité pléthorique à donner aux arbres, aux pierres, aux bêtes, anémiés par la chaleur, le froid ; rythme, scansion des lèvres explosant sous trop-plein de l'expire, bout de phrase sans verbe, sans autres pattes que jambages un peu secs –, mais marchant, trottant, suivi de l'œil un tantinet boiteux car jeune, et lentement sourd, bien peu caracolant sur la page. Mais ceci qui s'impose : la foulée, dans la tête ; la décharge consonantique ; l'adrénaline humectant la cervelle ; le balbutiement dans la bouche édicté par les *tempi*, l'octosyllabe qui palpite et donne envie de filer cœur battant marauder la bruyère.

... Puis d'autres langues – et la première : l'anglais –, venant mouler leurs empreintes sur tes lèvres : y marchait quelqu'un que tu n'étais pas, chaussé de souliers neufs grinçant à chaque foulée, de ces vernis de mariage beurrés pour la brillance, mais la tartine ce furent les nombres jusqu'à dix, d'abord, avançant boiteux d'une orthographe *beurchue* – comme on disait *beurchu* de celui, de celle, dont la dentition s'écrivait en déliés plutôt qu'en pleins, creux et rocaille lui faisant mâcher une parole humide de bredouillis.

Quelque chose d'un peu semblable – une autre langue – occupait la mâchoire de tes aïeules, remisé, l'espèce de fer à cheval, la nuit dans un verre d'eau. Mais portait-elle bonheur, la prothèse, noyée dans la salive ou la solution de trempage, bricolée par quelque arracheur de dent plouc ? – Oui, si le bonheur c'était de parler comme on parle sans trop achopper sur voyelles et consonnes, et de pouvoir manger un pain qu'elles n'appelaient pas *bread*, tes vieilles, pas plus que n'était, dans leur bouche, *meat* la viande : mais *viande*, mais pain, bonne viande, bon pain, bonne réalité de chair et de céréale débordant de vigueur calme en tes prairies d'embouche, tes champs.

Te vint du mal aux coins des lèvres – impétigo, peut-être ; et c'était, ce mot, l'invite à d'autres langues – toutes si proches de la tienne qu'elles ne demandaient qu'à l'êtreindre, le vieux latin, surtout, bredouillant à la messe, le *french kiss* dont tu n'aurais pas eu l'audace. L'école de filles distillait goutte à goutte une émotion perlée de jupes, le soir – quatre heures et demie, l'hiver, c'était déjà le crépuscule. Tu allais dans la pénombre, tu peinais à sourire, sauf à déchirer la croûte qui t'aurait fait saigner les commissures. Les chevaux qui labouraient encore les vignes avaient le mors aux dents, les *hue*, les *dia*, leur meurtrissaient la bouche – tu aurais pu hennir, poulain, désir timide au corps, mais ton silence prenait le pas sur l'envie, camouflée derrière ton genou gauche par tes pantalons de velours.

Les mots n'affluèrent pas d'un coup, mais ce fut la source lente, dans ta bouche, petit pas, petit pas, d'abord à quatre pattes comme les bêtes vont, comme allait ton chat glissant l'échine sous les framboisiers du jardin pour se bouler dans une flaque d'ombre, arrondi par le sommeil, alourdi.

Ta langue avait aussi de ces rondeurs lourdes, de ces fatigues félines qui font dormir sitôt qu'on a mangé, mais ta nourriture c'était la parole ingérée, glanée de-ci, de-là, par tes oreilles malhabiles à l'entendre. Sans doute avais-tu bien plus grande aptitude à répéter un trille de merle, un miaulement, des caquetages de poule ; et la vieille Dame Queuequeue bégayait dans la cuisine, déposant sur la table champignons de maraude et châtaignes encore en bogue, amplifiant chaque terme de syllabes nerveuses que ta grand-mère ébarbait calmement, leur rendant forme de boule plus apte à la paume ; d'ailleurs un hérisson hibernait dans le bûcher, rond comme un caillou mais barbelé de piquants, ton chat y allait de précautionneux coups de griffe à son encontre ; et toi pareil, quand tu butais contre l'imprononçable, la bobine de fil hérissée d'aiguilles à coudre, qu'avec soin tu dévidais, tâchant d'éviter la piqûre, ô Belle au bois dormant ! – mais si tes doigts restaient indemnes à peine maculés d'un peu d'encre, se nouait presque toujours le nœud sur lequel achoppait ta glotte ; et ta pomme

d'Adam, ça doit être aujourd'hui ces ligatures demeurées dans ta gorge, jamais expectorées depuis, montant, redescendant chaque fois que tu ouvres la bouche, pompant les mots comme ces fontaines à bras dont le piston happait l'onde profonde en terre, avec les morts pour voisinage – et ceux qui t'apprirent à parler sont morts, et tes fontaines d'enfance continuent de sourcer, mais pour crachoter une eau boueuse, grumeleuse de cailloux.

... Ces mêmes cailloux dès lors chanteurs, si tu rumines je ne sais quel creux de maracas, de calebasse sèche, de coloquinte évidée, le tout remué d'un geste rythmique ; et ça donne le commencement d'une espèce de mélodie sans mots bredouillée par le gravier contre l'écorce, le bourdonnement sans limite de la ruche animée par tes paumes où le sang froufroute aussi, grimpe à la bouche, éperonne les lèvres et les attise ; et tu parles d'une voix qui n'est pas tienne, balbutiant des bribes, crachant des pierres, gravelle ou quoi ? ce chaos de calcaire, de silex – et de l'embrouille tu fais un monde habitable à peu près.

Vaguement démiurge, oui, concassant le roc baragouinant parmi les bouiges à vieux patois, bec ouvert à la fougère et à l'ortie, mais pas plus causant, le roc, qu'on l'est dans les parages, homme bête ou plante : alors on y va du marteau, frappant, tâchant d'extraire ce qu'il y a là-dedans de germe et qu'on pressent, clivant comme on peut, détachant les syllabes pour les mieux regrouper, les répandre – empierrant – sur la voix, cette manière de chemin menant aux marnières cillées de massettes – et ça fait comme une orbite sans œil mais qui regarde le ciel où passe un choucas souquant de l'aile et parfois c'est une palombe et l'hiver un vanneau : ce qui reste de la vie dans cet univers morne où tu as pourtant cueilli ta langue du temps qu'y fleurissaient les mots.

... Fleur, oui, que tu prenais aux dents, mâchant la tige pour goûter de plus près à la terre : qui avait, cette tige, une amertume, parfois, comme en ont les asperges incultes dans les bois d'eucalyptus, tu en avais mal aux gencives, le lait du pissenlit coulait sa courte larme, mais de sein maternel, plus : sevré mélancolique à deux trois ans, broutant dans les prairies coquelicots bleuets pâquerettes, ou t'en ornant la bouche, de ces mots souvent juste en bouton que ta salive ne faisait pas éclore mais corrodait – l'eau trop calcaire, sans doute, refoulée de ton corps d'enfant, malhabile à nourrir ces bouquets de paroles. Et même la marguerite y perdait ses pétales, prénom pourtant de ton arrière-grand-tante qui te vouait tel amour que l'effeuiller en manger cannibale saccageait toute phrase brouillonnée sur tes lèvres.